

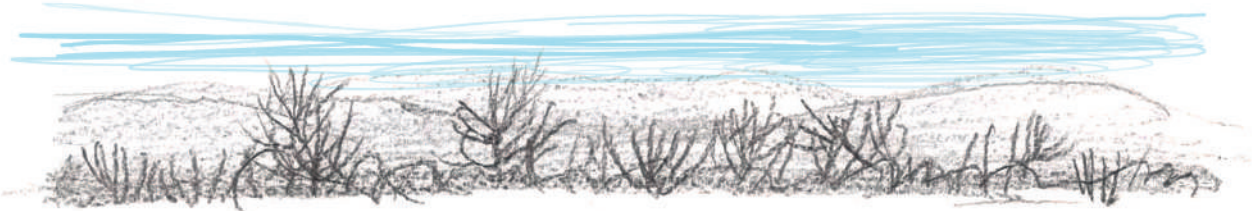
# Doumaïa

Le 26 novembre 2015, neuf projets de Maisons de naissance ont été retenus par le gouvernement pour une expérimentation en France métropolitaine et Outre-mer, des lieux gérés uniquement par des sages-femmes.

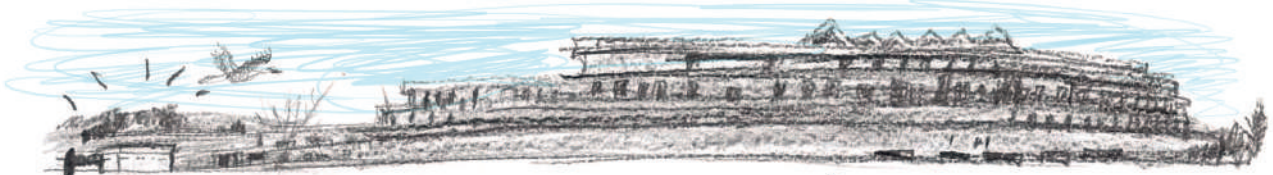
Les femmes dont la grossesse est considérée sans risque peuvent y bénéficier d'un accompagnement global, une méthode de suivi de A à Z par les mêmes sages-femmes, menant à un accouchement physiologique, sans assistance médicale ni péridurale. Les sages-femmes ont dû batailler face à certains *a priori* de gynécologues, pour être autonomes, obtenir des financements et se faire assurer.



Parmi les projets (à Paris, Nancy, Grenoble, à Baie-Mahaut en Guadeloupe...), il y a la maison de naissance de Castres : Doumaïa, un petit bloc de plain-pied de 140m<sup>2</sup> qui tranche avec l'apparence de paquebot de l'hôpital de Castres-Mazamet situé à deux pas face aux montagnes noires.



Plus de 150 bébés sont nés à Doumaïa, qui a ouvert ses portes le 10 mars 2017 après deux années de préparation intense. Doumaïa est la seule maison de naissance présente en Occitanie.



Doumaïa

- LE PAQUEBOT -



Henny en est une des co-fondatrices,



Deux sage-femmes s'occupent de chaque couple ou futur maman (une référente, une de soutien).

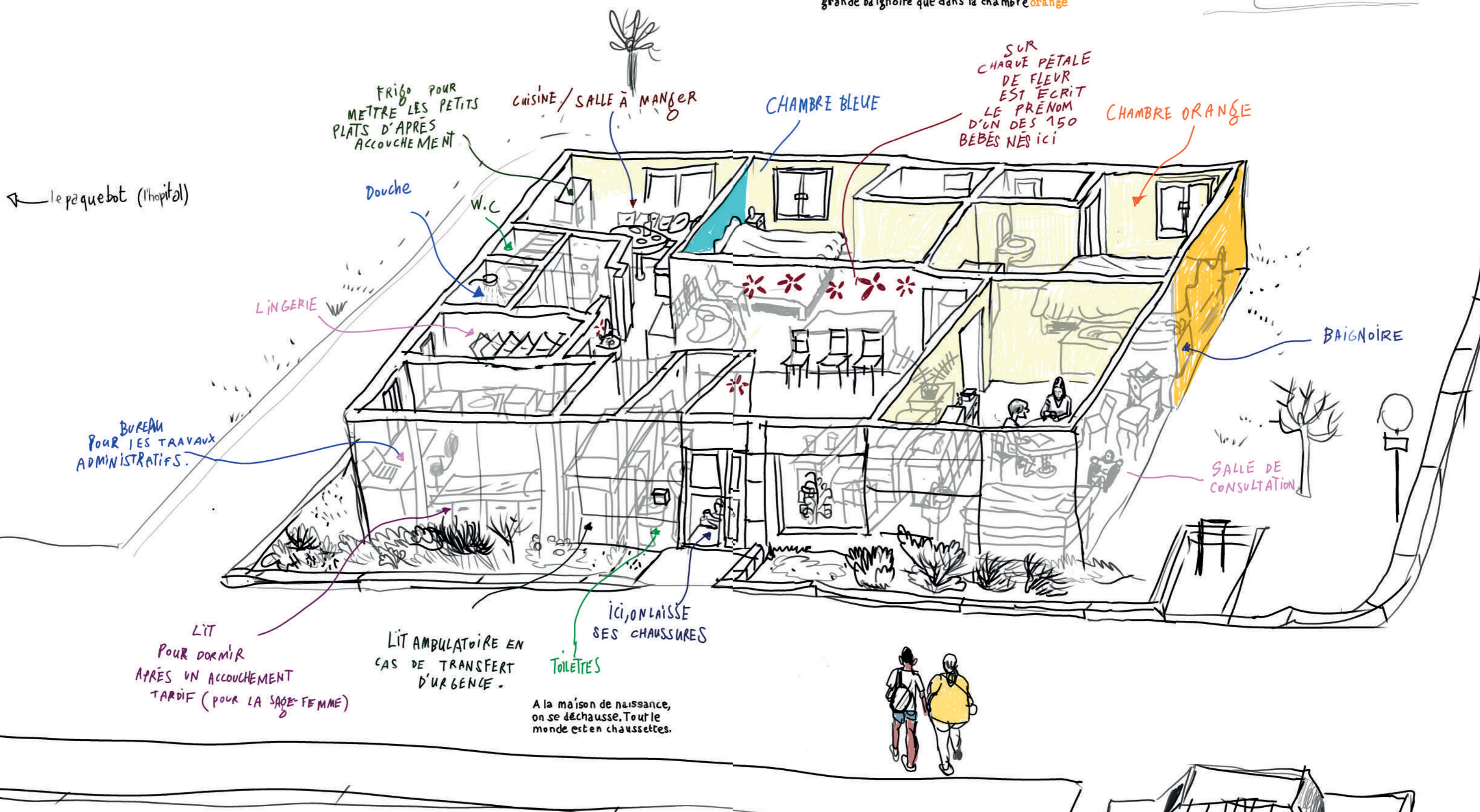


À la montagne noire

L'accueil commence toujours par une visite pour les futurs parents, pour découvrir le lieu, discuter de leur projet, vérifier qu'il n'y a pas de contre-indications médicales.

Il y a plus de naissances dans la chambre bleue à la grande baignoire que dans la chambre orange

cimetière →





Lionel, 34 ans et Pauline, 30 ans, technicien télécom - ancien prof, et infirmière, suivis pour leur 2<sup>e</sup> enfant à la maison de naissance, leur aîné a 19 mois.



Tout le monde en France devrait avoir le choix. L'accouchement qui se passe bien n'a pas de nécessité d'être médicalisé. Durant mes études, lors d'un stage à la maternité, je me suis dit que je n'avais pas envie d'une perfusion, d'un brassard de tension en permanence...

Ici, il n'y a rien de tout ça tant qu'il n'y a pas de nécessité. Puis, s'il y a un souci, on est transféré en 5 minutes à l'hôpital.

Ici on peut bouffer ! Et on peut apporter sa musique, éteindre la lumière. Notre playlist était faite, mais on n'y a pas pensé. En revanche on a beaucoup profité de la baignoire.

Claire, 37 ans, mère solo, infirmière en libéral, qui a fait une grossesse par PMA.



Pour le bébé, c'est un atterrissage vraiment en douceur, avec les gestes seulement indispensables. Ce qui est chouette le jour de l'accouchement, c'est que les sages-femmes nous connaissent et on les connaît. Ça me rassurera et ça me soulagera.

Je suis infirmière, d'où mon allergie à l'hôpital, je sais tous les protocoles qu'on impose, elles me préparent aussi à un transfert en plus de l'accompagnement physiologique, à la césarienne d'urgence. Elles me rassurent vraiment sur d'autres façons d'accoucher.

Heureusement, en maternités, nombre de sages-femmes bienveillantes se battent pour exercer dans de meilleures conditions. Elles ont fait grève en mars 2021 notamment pour réclamer plus de moyens pour exercer leur métier avec plus de temps dédié à chaque femme et couple et pour une revalorisation de leurs revenus entre autres.

Hélène, manip radio, 30 ans.

Pour mon premier, en hôpital, on m'a fait accoucher mais je n'ai pas accouché. On m'a poussée à la péridurale, je me suis sentie infantilisée, qu'on écoutait pas vraiment mon ressenti. On nous dit quoi faire, quand pousser, quand on doit avoir mal. Ils ont une surcharge de travail qui fait qu'ils ne peuvent pas être à l'écoute.



Magali, éducatrice spécialisée, et son épouse Florence, directrice de cinéma.

Tu passes voir l'anesthésiste qui te dit « ah vous n'accouchez pas ici ? Mais vous êtes sûre ? » Quand même, vous êtes première parturiente, il y a la question de la douleur. Et il avait conclu : « c'est la mode d'avoir mal. »



Alice, sage-femme ayant travaillé pour MSF au Yémen, en couple avec Antoine, ingénieur.

Être enceinte ce n'est pas être malade, l'hôpital a sa place pour celles qui ont envie d'une péridurale ou pour les grossesses pathologiques.



Oscar, 18 ans, chef de rang et maçon.

Ma mère a accouché à la maison, je ne peux pas imaginer un accouchement à l'hôpital.



Sheryne, 18 ans, en formation pour être animatrice.

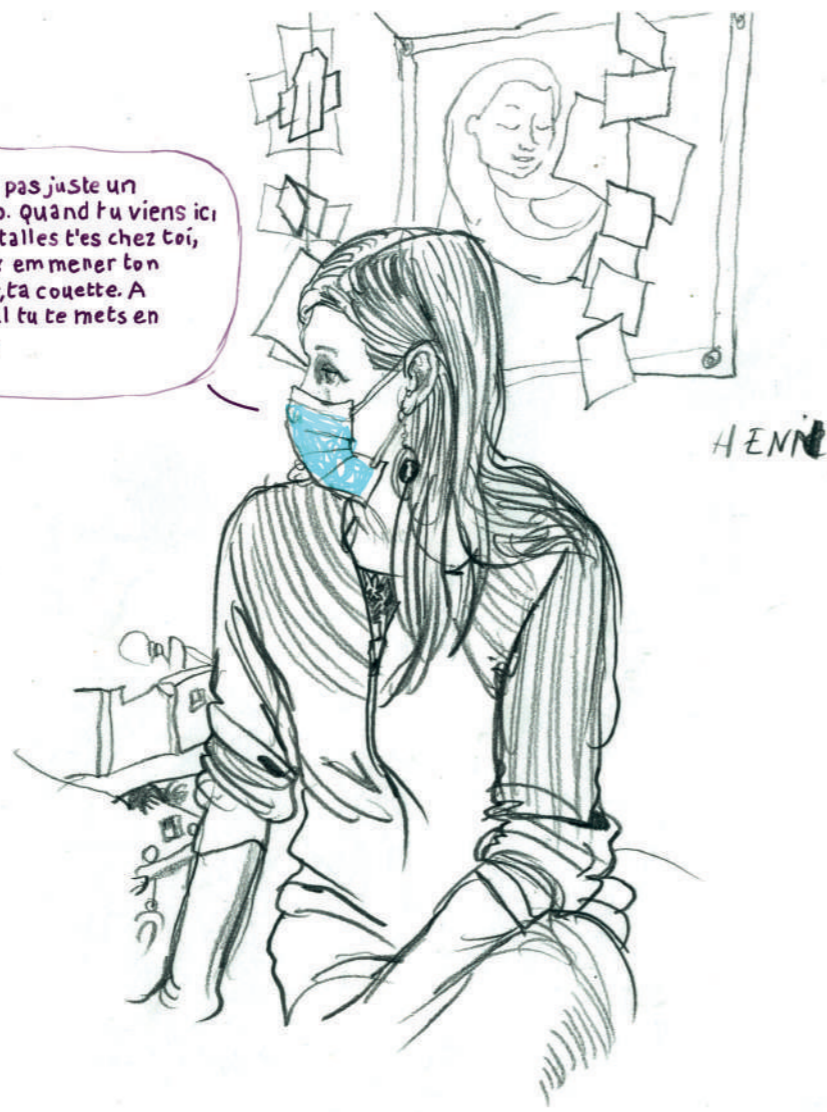
Ma première idée était d'accoucher à la maison. C'est difficile avec les assurances, donc je me suis renseignée pour accoucher dans l'eau et on est arrivés ici.



La notion d'accompagnement global fait la différence, précise Henny Jonkers, co-fondatrice du lieu, sage-femme depuis 1995, qui a grandi aux Pays-Bas.

Ce sont les mêmes personnes que tu vois pendant la grossesse qui seront là pour la naissance. Et qui viennent pour les suites de couches.

Ici, t'es pas juste un numéro. Quand tu viens ici tu t'installes t'es chez toi, tu peux emmener ton oreiller, ta couette. A l'hôpital tu te mets en blouse.



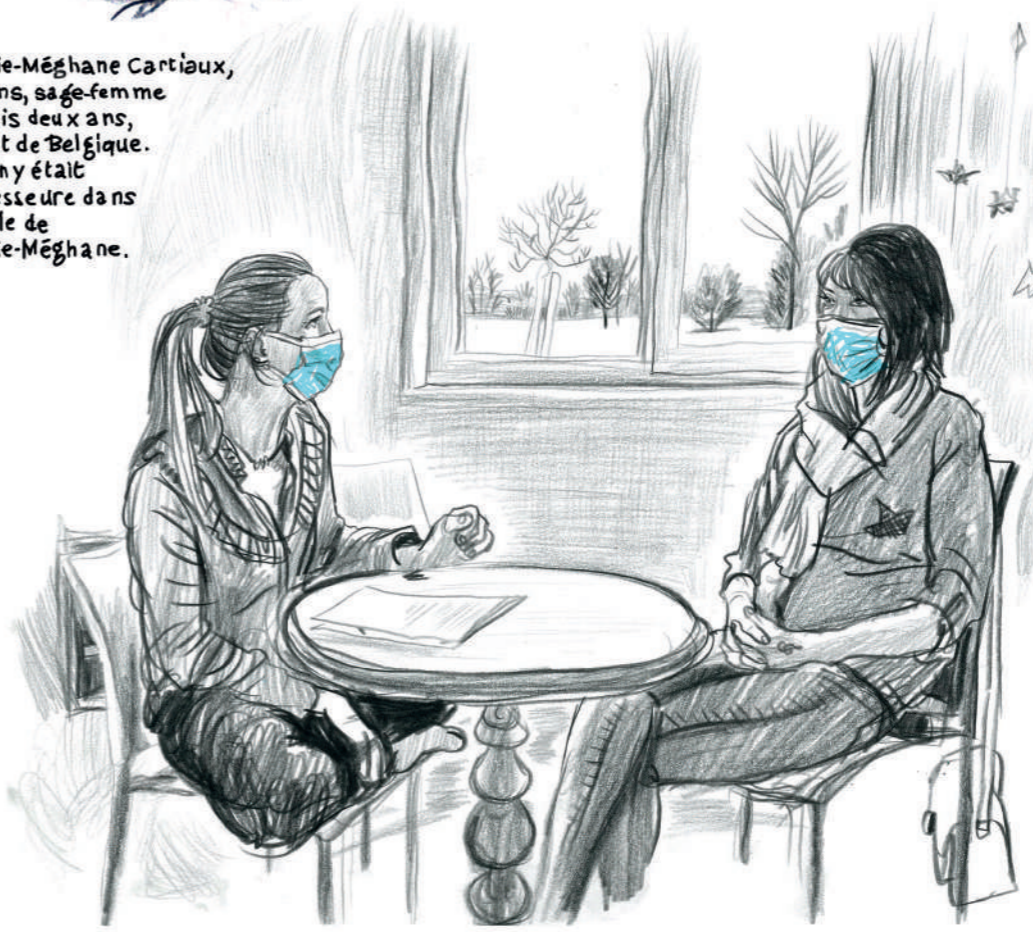
Juliette Dassonville Leroy, sage-femme, 15 ans en hôpital, mère de quatre enfants. Elle a accouché de trois d'entre eux physiologiquement. Arrivée en juin 2018 à Doumaïa.

C'est mon rêve de bébé sage-femme de faire de l'accompagnement global. Ça donne un sens à ce qu'on fait. C'est très militant, féministe, parce que c'est respecter le choix des femmes à accoucher comme elles veulent.



Juliette

Marie-Méghane Cartiaux, 24 ans, sage-femme depuis deux ans, vient de Belgique. Henny était professeure dans l'école de Marie-Méghane.



Marie Méghane

La maison de naissance est aussi une réponse au manque d'autonomie laissé aux sages-femmes dans certaines structures et à l'interventionnisme de certains médecins. Delphine Montalbano, sage-femme depuis 1992, co-fondatrice de Doumaïa, n'en pouvait plus de la « surmédicalisation » qu'elle dit avoir vu augmenter d'année en année. Elle raconte qu'elle devait toujours référer de ses actes aux médecins.

Le fait que l'on ait créé une maison de naissance entièrement gérée par les sages-femmes nous montre notre faculté à être autonome. Car je souffrais de ce manque d'autonomie.

Avant, je rencontrais uniquement la femme le jour de l'accouchement à l'hôpital. Or, le père ou la compagne aussi accouchent. Désormais, je rencontre des couples, je respecte le rythme de la femme.

Delphine



Quand je suis arrivée en France on m'a reproché de ne pas avoir d'expérience, la cheffe de service m'avait dit : « C'est quoi pour toi être sage femme ? » j'avais répondu « être gardienne de la physiologie, intervenir le moins possible » et elle m'avait dit « non, détecter la pathologie ». Or pour moi, ça, c'est le rôle des gynécologues.

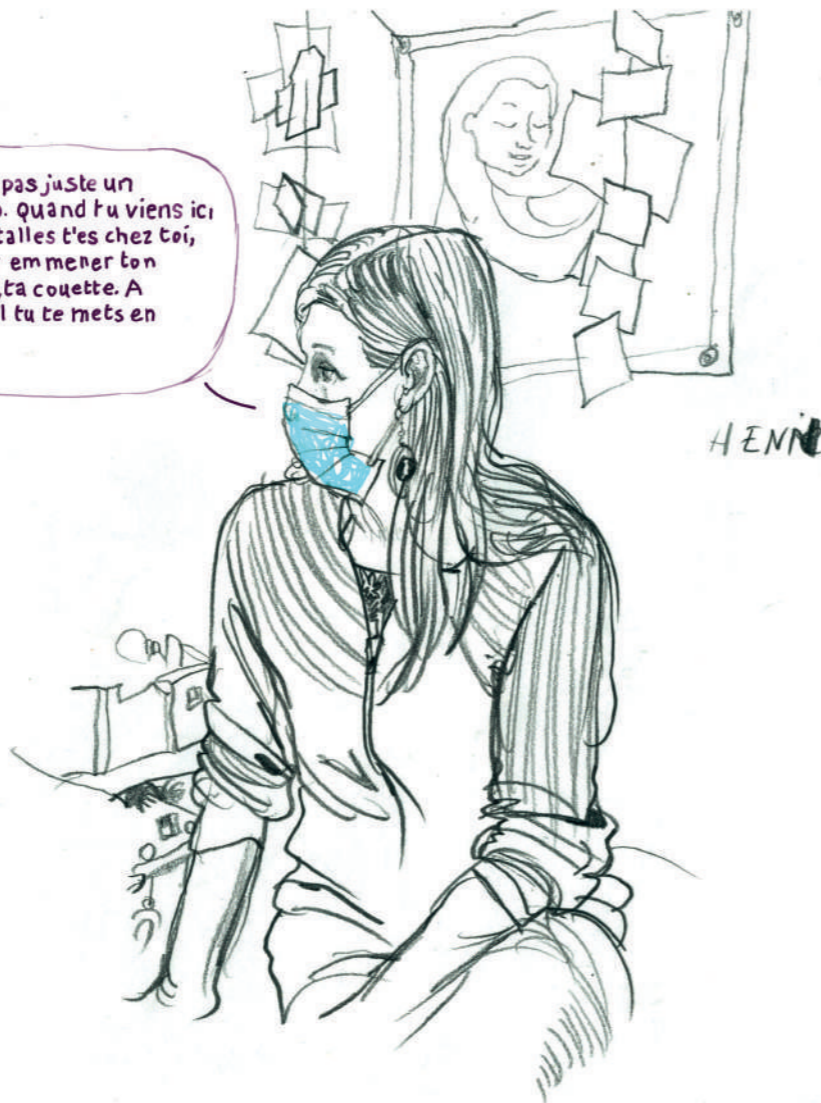




La notion d'accompagnement global fait la différence, précise Henny Jonkers, co-fondatrice du lieu, sage-femme depuis 1995, qui a grandi aux Pays-Bas.

Ce sont les mêmes personnes que tu vois pendant la grossesse qui seront là pour la naissance. Et qui viennent pour les suites de couches.

Ici, t'es pas juste un numéro. Quand tu viens ici tu t'installes t'es chez toi, tu peux emmener ton oreiller, ta couette. A l'hôpital tu te mets en blouse.



HENNY

Juliette Dassonville Leroy, sage-femme, 15 ans en hôpital, mère de quatre enfants. Elle a accouché de trois d'entre eux physiologiquement. Arrivée en juin 2018 à Doumaïa.

C'est mon rêve de bébé sage-femme de faire de l'accompagnement global. Ça donne un sens à ce qu'on fait. C'est très militant, féministe, parce que c'est respecter le choix des femmes à accoucher comme elles veulent.



Juliette



Marie-Méghane Cartiaux, 24 ans, sage-femme depuis deux ans, vient de Belgique. Henny était professeure dans l'école de Marie-Méghane.



KARINE

La maison de naissance est aussi une réponse au manque d'autonomie laissé aux sages-femmes dans certaines structures et à l'interventionnisme de certains médecins. Delphine Montalbano, sage-femme depuis 1992, co-fondatrice de Doumaïa, n'en pouvait plus de la « surmédicalisation » qu'elle dit avoir vu augmenter d'année en année. Elle raconte qu'elle devait toujours référer de ses actes aux médecins.

Le fait que l'on ait créé une maison de naissance entièrement gérée par les sages-femmes nous montre notre faculté à être autonome. Car je souffrais de ce manque d'autonomie.

Avant, je rencontrais uniquement la femme le jour de l'accouchement à l'hôpital. Or, le père ou la compagne aussi accouchent. Désormais, je rencontre des couples, je respecte le rythme de la femme.

Delphine



Quand je suis arrivée en France on m'a reproché de ne pas avoir d'expérience, la cheffe de service m'avait dit : « C'est quoi pour toi être sage femme ? » j'avais répondu « être gardienne de la physiologie, intervenir le moins possible » et elle m'avait dit « non, détecter la pathologie ». Or pour moi, ça, c'est le rôle des gynécologues.



Marie Méghane



Marie-Méghane Cartiaux reçoit Sheryne et Oscar, 18 ans.  
La grossesse de Sheryne a commencé depuis quelques semaines.

Comment ça va ? Vous venez d'où ?

De Puylaurens

Je vais créer votre dossier, il va être discuté et présenté devant toutes les sages femmes pour décider s'il sera accepté ou pas. Il y aura une consultation une fois par mois puis 7 préparations à la naissance. On peut se tutoyer ?

La sage-femme questionne ensuite sur les pathologies familiales, sur le fait de fumer, les problèmes gynécologiques, sur leur histoire commune, sur la grossesse désirée, sur l'entourage familial.

On était meilleurs amis quand on était jeunes. Depuis qu'on est ensemble on parlait de bébé.

Oscar caresse la jambe de Sheryne. Elle raconte que sa mère a eu un peu de mal à accepter la nouvelle au début de leur jeunesse, mais que maintenant elle est « gaga ».

Je déteste les hôpitaux, je n'y ai jamais mis les pieds.

Est-ce que je peux dire bonjour à ton bébé ?

Bien sûr !



Sur le lit de consultation, au fond de la chambre, Sheryne est allongée, Oscar lui tient la main.

Au niveau du battement cardiaque il se situe à 158/min, c'est super bien. Pour quoi ça va super vite ? Parce que la circulation sanguine se fait rapidement comme c'est un tout petit bébé.

On entend le battement du cœur du bébé.

Sheryne à Oscar:

c'est bien l'as pas pleuré !

Ils rigolent.

Lors d'une séance de préparation à la naissance, fin janvier. La sage-femme Juliette décrit à G., 30 ans et à son compagnon, C., 32 ans, installés sur le lit deux places de la chambre bleue, ce qu'il se passera lors de l'accouchement :



Le bébé va appuyer sur la vulve. Des femmes décrivent ça comme un cercle de feu. A chaque contraction, le bébé va descendre, puis remonter. C'est un peu frustrant mais c'est important car ça permet à la vulve de s'étirer. C'est pour ça qu'on n'a pas à guider une femme, elle va ressentir les choses.

Donc vous n'allez pas me dire de pousser ?



Non, car c'est une poussée réflexe. Une femme qui a une péridurale, il faut le lui dire parce qu'elle ne sent pas.

Comme si t'imaginais ton bébé dans un espèce de toboggan et tu vas l'accompagner. Si tu te mets à genoux face au lit, à 4 pattes, avec ta main tu peux toucher la vulve et sentir ton bébé arriver. T'as le droit de mettre ton bébé au monde, nous on est juste derrière et l'idée c'est de le déposer devant toi. Si t'as besoin t'es la seule à pouvoir te toucher la vulve sans demander ton consentement !



Juliette explique que, durant deux heures après l'accouchement, les saignements de G. seront surveillés pour le risque d'hémorragie et que le couple pourra ensuite manger, dormir, puis rentrer chez eux. Les sages-femmes viennent alors à domicile.



Magali, éducatrice spécialisée, garde un souvenir épique de son accouchement de trente heures, tout comme son épouse, Florence, directrice de cinéma. Les deux femmes de 40 ans ont deux filles de 3 et 6 ans. Florence a accouché à l'hôpital sans péridurale de leur première et Magali à Doumaïa en 2017.

Florence :  
Je me souviens quand tu as dit à Delphine : « moi imaginer la mer ça ne me fait rien ! »

elles rigolent.

Magali :  
rien n'était médicalisé, tout était cool et pour moi ça ne suis pas cool du tout c'était bien.

A un moment dans l'accouchement, j'ai compris comment fallait que je prenne la vague. Ça a duré 30 heures quand même ! C'est la nature incroyable, c'était fascinant.

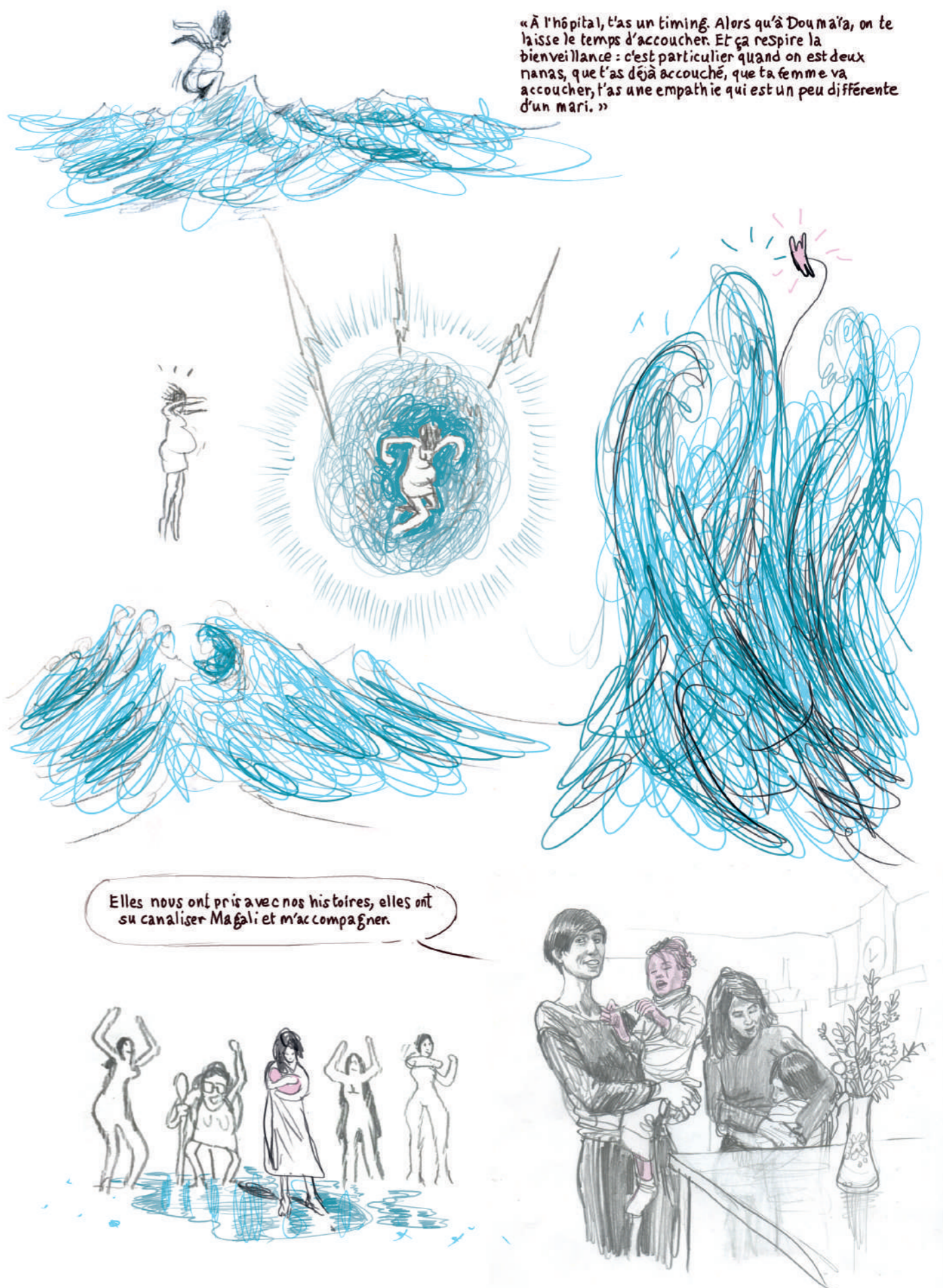
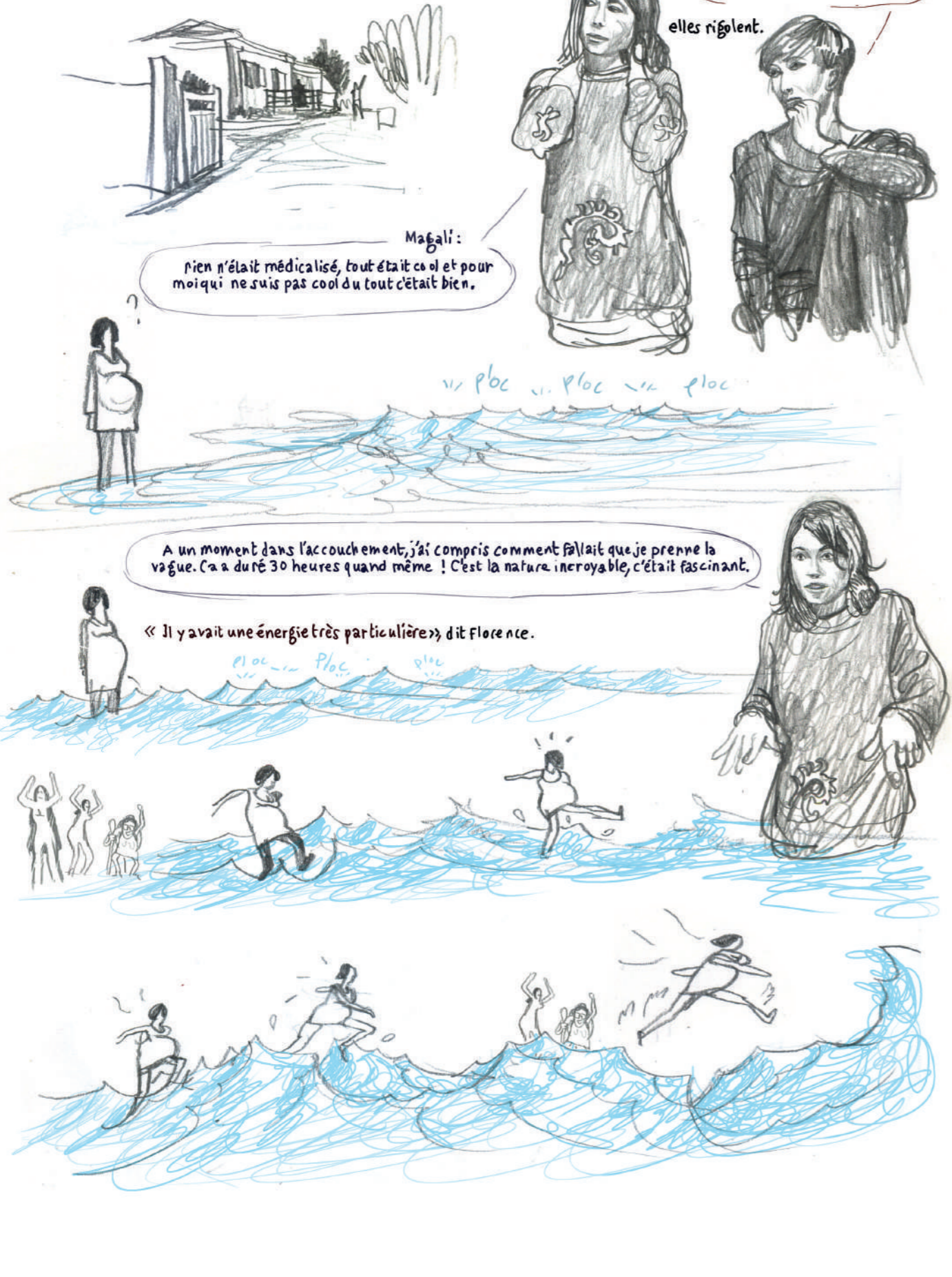
« Il y avait une énergie très particulière », dit Florence.

Elles nous ont pris avec nos histoires, elles ont su canaliser Magali et m'accompagner.

« Les sages-femmes te permettent d'acoucher toi-même, souligne Magali, pleine d'énergie. Je considère qu'on a un super-pouvoir, une force en nous. Et c'est tellement agréable d'être maîtresse de son destin jusqu'au bout. »

Florence acquiesce :

« À l'hôpital, t'as un timing. Alors qu'à Doumaïa, on te laisse le temps d'accoucher. Et ça respire la bienveillance : c'est particulier quand on est deux nanas, que t'as déjà accouché, que ta femme va accoucher, t'as une empathie qui est un peu différente d'un mari. »





Car la bienveillance n'est pas toujours au rendez-vous. Lors d'une échographie à Montpellier pour leur première fille, les deux femmes racontent avoir reçu des propos violents d'un médecin.

« Si cela se présentait, on expliquait au corps médical qu'on avait fait une insémination avec un donneur connu, mais sans en dire plus. Et lui, il a vrillé »

Magali embraye :

« Il nous avait dit : "C'est pas bien ce que vous faites, vous auriez dû aller manger des tapas et vous faire inséminer en Espagne !" »

Florence était abasourdie :

Il voulait nous donner une leçon sur l'anonymat. Je lui ai rétorqué que ce que je trouvais grave, c'est qu'un enfant n'ait pas accès à ses origines.

Magali se rappelle qu'il a fini par s'excuser, affirmant qu'il était « un vieux con » :

Ça a été d'une violence assez rare, se faire agresser par un mec du corps médical. De toute notre vie...

C'est la seule vraie violence, complète Florence.

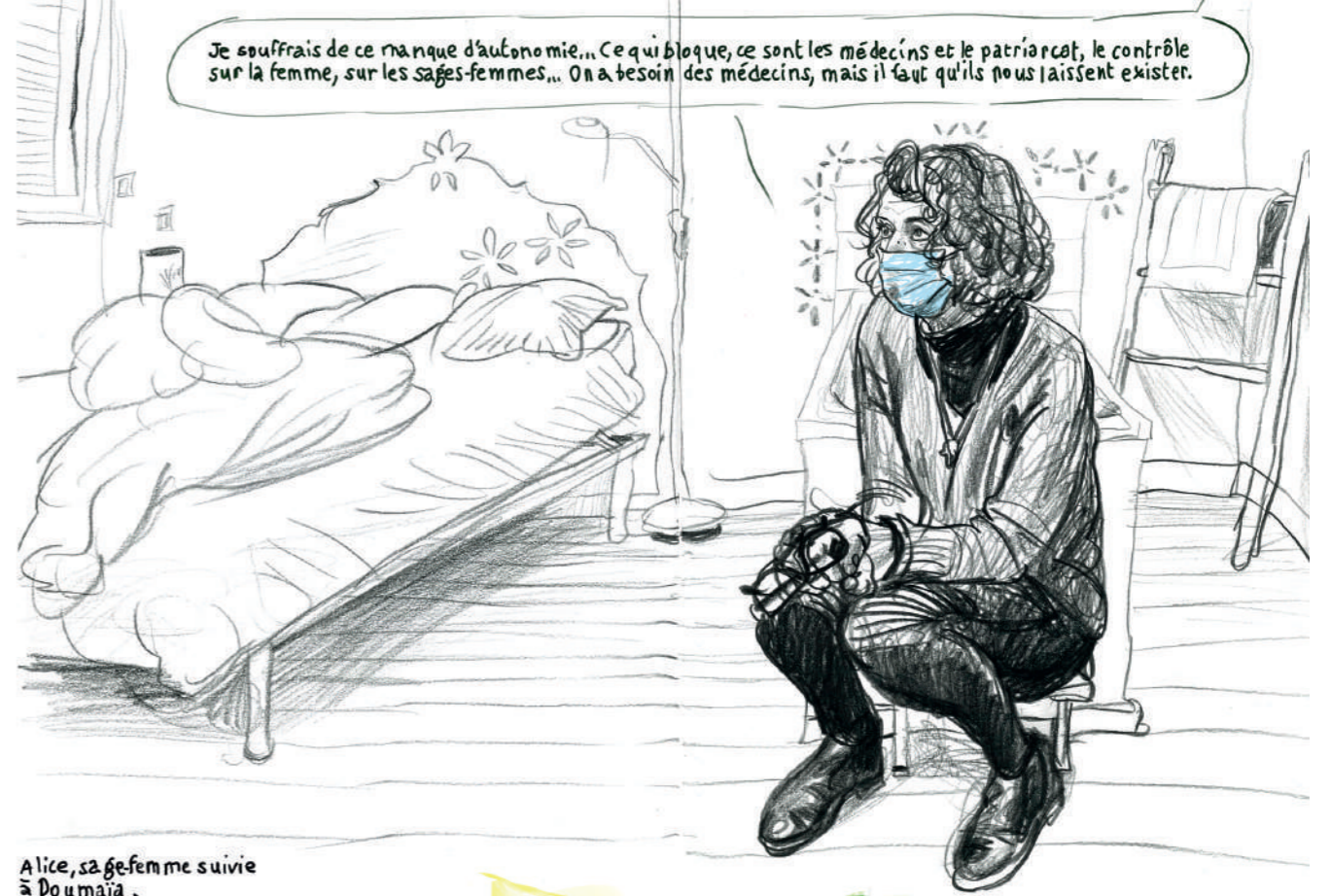
Des mots qui résonnent avec d'autres violences.

Delphine Montalbano, 55 ans, sa femme depuis 1992, co-fondatrice de Doumaïa, explique :

Je n'avais pas du tout conscience que j'étais dans la violence obstétricale, c'est en travaillant ici que je me suis dit que je l'avais été, en imposant une seule posture, un cathéter, un monitoring constant...

En institutions, Delphine n'en pouvait plus de la « sur médicalisation » et de devoir référer de ses actes aux médecins.

Je souffrais de ce manque d'autonomie... Ce qui bloque, ce sont les médecins et le patriarcat, le contrôle sur la femme, sur les sages-femmes... On a besoin des médecins, mais il faut qu'ils nous laissent exister.



Alice, sage-femme suivie à Doumaïa.

Je suis très inquiète des violences obstétricales en France. Ma cousine vient d'accoucher, on lui a fait comprendre que comme son fils avait perdu du poids, si elle lui donnait pas du lait artificiel il allait mourir. C'est très culpabilisant alors qu'elle avait envie d'allaiter.

Antoine, conjoint d'Alice.

Il y a un peu de l'abus de position de sachant, souvent le choix nous ait imposé par omission de l'alternative.





Le couple Julie et Benjamin. Benjamin ; webmarketer, 32 ans, Julie, en création d'entreprise dans le domaine de l'organisation et du rangement, Alexis leur fils de deux semaines dit « petit chat » ou « petit hibou ».

Lors du post-partum, les sages-femmes sont aussi très attentives.

Il y a un vrai soutien émotionnel à Doumaia,

sourit Julie, en allaitant son fils.

Le post-partum est un moment où l'on est fragile, être rassurée quand on a des coups de mou, c'est précieux.

Elle a été heurtée par son premier rendez-vous avec le pédiatre:

Notre fils a pris du poids très lentement et le docteur nous a dit: "Faut arrêter l'allaitement!"

Elle et son conjoint sont sortis du cabinet désarmés et ont téléphoné à l'une de leurs sages-femmes.



Ça n'allait pas fort pour Julie, et moi, j'étais énervé,

retrace Benjamin.

Pendant une semaine, nos deux sages-femmes sont venues quasiment tous les jours pour accompagner Julie sur l'allaitement.



Illana Weizman, autrice du livre "Ceci est notre post-partum": Défaire les mythes et les tabous pour s'émanciper (Marabout, 2021), doctorante en sociologie, explique:

«En France, il y a vraiment un chantier post-accouchement: beaucoup de femmes ont la sensation d'être lâchées dans le vide, n'étant pas au courant que des sages-femmes peuvent venir chez elle. Ce continuum en maison de naissance, ce suivi plus familial et chaleureux, c'est une piste hyper intéressante à développer.»

ILLIANA  
WIEZMAN

En maison de naissance, il n'y a pas de déclenchement du travail par administration d'ocytocine. Par ailleurs, le taux d'épisiotomie est très bas - 3,3 % des 649 femmes y ayant été accompagnées en 2018 (20 % en maternité), selon un rapport sur la qualité des soins prodigués en maison de naissance, réalisé en 2019 par des chercheuses en santé publique de l'Inserm et du CNRS.

«Les sages-femmes en maison de naissance ont des pratiques de prévention, qui semblent très efficaces pour la protection du périnée»,

souligne Anne Chantry, l'épidémiologiste responsable de l'étude, maîtresse de conférences en maïeutique.

Elle note aussi un

«niveau de sécurité satisfaisant. C'était le souci qui animait la communauté obstétricale. On a montré que les femmes et les enfants n'y étaient pas en danger. De plus, les sages-femmes y disposent de plus de temps le jour de l'accouchement avec une professionnelle pour une femme, alors qu'on est à une pour 2,8 femmes en hôpital.»



ANNE CHANTRY



De nombreux pays (comme l'Allemagne qui compte 120 maisons de naissance, la Suède, la Suisse, la Belgique, les Pays-Bas, l'Angleterre...) ont dans leur offre de service des maisons de naissance.



Attention aux excès inverses : sur Twitter, plusieurs journalistes, militantes et femmes concernées ont alerté sur les possibles dangers pour la société en s'appuyant sur des exemples dans d'autres pays ayant plus de maisons de naissance dans leur offre de soins.

"Je vois aux Us et en Allemagne les dégâts de cette idée qu'une vraie mère accouche dans la douleur et ce serait bien que ça ne s'impose pas en France", expliquait la philosophe féministe d'Harvard Manon Garcia, sur twitter le 18 mai 2021.

L'ancienne ministre Cécile Duflot précisait :

"J'adore ces projets mais quand même ça devrait être possible un accompagnement aussi doux et fluide et de ne pas souffrir (aka < 3 péridurales) parce que je n'aime vraiment pas le sous-jacent qu'être écoféministe c'est gérer sa douleur" (...) Je trouve que s'instaure un discours de "choix" entre accoucher "naturellement" mais sans antalgique et un acte perçu comme "médicalisé" et donc comme un échec pour certaines et c'est pas chic parce que c'est pas une douleur plus légitime que celle de l'extraction des dents".

La journaliste Johanna Luyssen exerçant en Allemagne indiquait : "En Allemagne, flotte cette idée qu'un accouchement avec péridurale est un accouchement "raté".

Une autre Twittos, Anouchka, acquiesçait : "Pour avoir accouché aux UK où la péridurale m'a été refusée 20h et continue d'être vue comme un échec. Chaque femme devrait être libre de son accouchement sans jugement de valeur"

Une chose est sûre, la France semble avoir encore du chemin à parcourir pour arriver à offrir une palette de choix suffisante à toutes les Françaises.

